

.....
Institut Claude-Nicolas Ledoux

Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les
6 et 7 mai 1999*

3^e édition (PDF), mise en ligne en novembre 2001

1/5

⋮

Les leçons du Grand-Hornu pour l'architecture industrielle contemporaine

*Par Jean Barthélémy, Ingénieur civil
Architecte, professeur émérite à la Faculté
polytechnique de Mons, membre
correspondant de l'Académie Royale de
Belgique*

Tirer du passé, -y compris le passé relativement récent-, les meilleurs enseignements possibles afin d'assurer le bien fondé et l'espoir de pérennité des décisions à prendre pour l'avenir, ce devrait être l'une des premières préoccupations d'une société consciente de ses responsabilités.

Le domaine de l'architecture industrielle notamment a intérêt à se livrer à une telle réflexion rétrospective, attentive, sans complexe, sans dédain et sans nostalgie. C'est dans cet esprit que l'histoire du Grand-Hornu mérite qu'on s'y attarde aujourd'hui.

**

Plantons le décor à l'origine du charbonnage. Le 19 janvier 1778, l'abbaye de Saint-Ghislain accordait à Charles Godonnesche, «fermier *général des octrois de la ville et banlieues de Valenciennes* », en association avec deux borains, le droit d'exploiter les veines à charbon d'une concession s'étendant de la seigneurie de Quaregnon à celle de Boussu. C'est l'origine du charbonnage du Grand-Hornu. Malgré l'importance des investissements consentis, les premiers bilans de l'exploitation ne sont guère brillants. Diverses raisons peuvent être avancées à cet égard : instabilité dans la composition et l'organisation de la direction de l'entreprise, puits d'extraction établis dans des zones dérangées du gisement, comptabilité déficiente,... sans compter les inévitables remous occasionnés par la Révolution française.

En 1810, à la mort de Charles Godonnesche, c'est un riche et dynamique commerçant lillois, Henri de Gorge-Legend, qui rachète la concession. Dès son arrivée à Hornu, la mine change de visage : Creusement de nouveaux puits, extension de concession, contrôle de la vente. Bientôt, le manque d'ouvriers susceptibles d'être engagés aux alentours d'Hornu constitue le principal obstacle à l'expansion industrielle brillamment amorcée par Henri de Gorge. C'est ainsi qu'en 1816, l'audacieux industriel décide de construire, simultanément à l'édification d'ateliers et de bureaux, une grande cité susceptible d'attirer et de fidéliser sa main-d'œuvre. Un grand souci de prestige et une volonté affirmée d'innovations sociales sont à l'origine du projet.

Pour la conception d'ensemble de ses constructions, Henri de Gorge a le bon esprit de faire appel à l'architecte de la ville de Tournai, Bruno Renard. Celui-ci, formé à Paris, était

acquis aux conceptions néoclassiques de ses maîtres Charles Percier et Pierre Fontaine, architectes associés des palais impériaux. Sur place, c'est cependant un autre architecte, un certain Cardona, qui a joué le rôle non négligeable d'architecte d'opération en contact permanent avec le maître de l'ouvrage.

Il est incontestable que l'esprit d'entreprise, la volonté d'innover dans tous les domaines et l'ambition personnelle d'Henri De Gorge doivent être considérés comme les facteurs déterminants de la réussite urbanistique et sociale du Grand Hornu. Il avoue lui-même qu'il a voulu attirer la main d'œuvre «par l'appât d'un bien-être inouï».

Effectivement, l'ensemble comporte diverses commodités et services : école, salle commune, petite bibliothèque enfantine, établissement de bains publics. Chaque maison dispose par ailleurs d'un confort jusqu'alors inconnu : eau chaude, four à pain, puits, jardin. Progressivement, entre 1822 et 1835, une véritable agglomération industrielle, comportant plus de quatre cents logements et pourvue de larges rues pavées, d'espaces libres et de jardins publics, est constituée en pleine campagne.

Un programme, aussi vaste et aussi nouveau, ne pouvait qu'inspirer le talent d'un architecte comme Bruno Renard. Durant sa période de formation à Paris, qui se termine en 1807, celui-ci n'a pu ignorer les réflexions théoriques fondamentales sur l'architecture développées par le mouvement rationaliste. Sans doute, a-t-il consulté le «traité théorique et pratique de l'art de bâtir» de Jean Rondelet qui venait d'être publié juste avant son séjour parisien. Il en a, en effet, retenu la célèbre maxime: « Ce qui constitue à tous les yeux, le premier degré de beauté d'un édifice, c'est la valeur de la construction. L'art de bâtir consiste dans une heureuse application des sciences exactes aux propriétés de la matière » Sans doute, a-t-il aussi, -mais, nul ne peut le confirmer-, eu entre ses mains l'ouvrage illustré de Claude-Nicolas Ledoux paru en 1804, où était longuement présentée l'évolution des conceptions de la Saline royale d'Arc-et-Senans et en avait-il rêvé.

Quelques années plus tard, sa rencontre avec un homme totalement tourné vers l'avenir a dû le fasciner. C'était pour lui l'occasion unique de pouvoir concrétiser ses rêves. L'esprit d'entreprise rencontrait le talent dans un même souci d'innovation et de qualité.

C'est la première leçon que nous livre le Grand Hornu : **la qualité d'une œuvre architecturale industrielle est le plus souvent le fruit d'une vision, d'une compréhension et d'une collaboration intime entre un maître de l'ouvrage et son architecte.**

D'expérience personnelle, je peux vous confirmer une telle affirmation. L'œuvre architecturale est le résultat du travail d'une équipe. Elle est à la mesure de sa cohésion et de sa volonté de mettre tout en œuvre pour en assurer la qualité, depuis l'implantation jusqu'à la mise au point du moindre détail. L'objectif est d'assurer à la fois la priorité aux aspects humains et sociaux de l'opération et l'insertion de celle-ci dans une vision globale et prospective de l'industrie. Cette réflexion fait écho à la réponse que fit Frank Lloyd Whright à un journaliste qui lui demandait quel était, selon lui, le facteur le plus important de la construction d'une usine. « Je pense, répondit-il, que ce sont les valeurs humaines qui y sont impliquées. »

**

Les bâtiments industriels du Grand Hornu ne peuvent être dissociés de l'impressionnante composition urbanistique qui a présidé à leur implantation : les six rues principales de la cité, surprenantes de perspective et de cohérence, forment une zone de quelque 20 hectares entourant les bâtiments industriels, fleuron de la composition de Bruno Renard. Manifestement, cette ordonnance du plan général s'inscrit dans l'esprit classique. Néanmoins, l'architecte reste ici très sobre, tant au niveau des matériaux que des détails

architectoniques. Grandeur certes, mais sans emphase ni sophistication, tel semble être le mot d'ordre qui a présidé à la conception du Grand Hornu.

La hiérarchisation des fonctions domine la composition urbanistique. Le cœur de l'entreprise - bureaux de direction, divers ateliers,... - constitue le signe majeur qui s'impose à l'ensemble. L'habitat qui l'entoure est à une échelle plus réduite. Il forme une sorte de quadrilatère irrégulier auquel se greffe une extension et une grande place publique bordée d'arbres vers le nord-ouest.

Le déploiement des artères fut mené rapidement, parallèlement à la construction des bâtiments principaux. Les maisons, avec toitures en bâtière couvertes de tuiles, ont en général 8 à 10 mètres de façade. Outre la salle de séjour, une cuisine et une chambre au rez-de-chaussée, elles offrent trois chambres à l'étage, une cave voûtée et à l'arrière, un petit jardin de deux ares, une petite remise, un puits et des commodités. En 1836, 420 maisons étaient déjà construites.

Henri De Gorge fit aménager dans sa cité, une première école primaire, une salle de danse et des locaux pour la lecture de détente qui comprenaient déjà une section de livres pour jeunes.

Les témoignages de l'époque sont généralement flatteurs ; notamment, dans un texte daté de 1845, l'auteur insiste sur l'aspect urbanistique de l'ensemble : « Nous ne voyons pas ici, comme dans presque tous les établissements de ce genre, un amas confus de constructions mesquines, entassées pêle-mêle, sans ordre et sans plan, mais une véritable petite ville, composée de larges rues, tirées au cordeau et bordée de jolies maisons d'une même ordonnance, avec deux places publiques pour la promenade et les jeux, un établissement de bains, des écoles, une bibliothèque, etc. »

La deuxième leçon qu'il faut tirer du Grand Hornu est d'ordre urbanistique : **la réussite d'un grand projet industriel est liée à la qualité de l'implantation, à la réalisation d'espaces publics bien proportionnés et à la hiérarchisation des bâtiments en tenant compte de la noblesse de leur fonction symbolique.**

Plus que jamais, après une longue période industrielle marquée par l'incohérence et le désordre, nous devons retrouver une nouvelle cohérence en aménagement du territoire. Chaque architecture doit y trouver sa place en harmonie avec le génie du lieu, suivant une hiérarchie symbolique précise. La société postindustrielle doit pouvoir y parvenir, répondant enfin au souhait déjà formulé en 1851 par le comte de Laborde à son retour de l'exposition de Londres sur l'industrie naissante : « La destinée de l'homme s'est améliorée par la machine », écrivait-il dans son rapport au Gouvernement français, « je veux maintenant qu'elle s'embellisse ».

**

C'est évidemment au centre de la composition que se situe la partie architecturale la plus attractive du Grand-Hornu.

En bordure d'une grande place pavée, l'imposante façade principale se développe systématiquement sur 100 mètres de longueur, chaque travée étant garnie d'un arc en plein cintre au-dessus d'un long cordon de pierre assurant la continuité horizontale de l'ensemble. Le corps principal en briques apparentes est ponctué de trois pavillons, plus élevés et en faible saillie, qui soulignent la symétrie de la composition. Celui du centre, surmonté d'un fronton triangulaire à oculus, repose sur trois grandes arcades en plein cintre devant le porche d'entrée. Les deux autres se présentent sous forme de tours carrées : celle du nord comporte encore sa toiture pyramidale et un puissant belvédère.

Passant sous le pavillon d'entrée, on accède à une «basse-cour» de forme relativement carrée, bordée latéralement par deux corps de bâtiments qui, naguère, ont servi d'écuries et de remises. Dans l'axe de l'entrée se dresse le portail d'accès à la grande cour avec ses trois grandes arcades surmontées d'un fronton triangulaire orné d'une arcature aveugle en demi-lune.

A partir de là, on découvre la grande cour. La perspective ne manque pas d'impressionner par ses dimensions, 140 mètres sur 80, et par sa dignité. Face à soi, une des deux ailes en demi-cercle rigoureusement rythmées par une série ininterrompue d'arcades forme le fond du tableau ; de part et d'autre de la cour, en vis-à-vis, le bâtiment de la direction sud, longue bâtisse de seize travées centrée sur un large portail et, au nord, l'atelier de construction de machines avec ses majestueuses colonnes monolithes en pierre reliées par de grands arcs en briques. C'est sur cette solide infrastructure que prenaient appui des coupes sur pendentifs dont il ne reste plus que quelques amorces.

C'est avant tout une architecture parfaitement construite et ordonnée ; la construction en briques et pierres est faite de volumes simples et solides ; la structure est claire ; elle dégage de larges espaces libres.

L'évolution historique du Grand-Hornu confirmera l'importance de ces qualités

**

Ce fut certes une création paternaliste, et de grande ampleur. Comme patron, tout comme industriel, De Gorge fut un innovateur. Si l'on est parfois tenté d'évoquer, à propos de ce type de paternalisme, l'une ou l'autre réalisation antérieure ou certaines conceptions de l'époque, il n'existe aucun indice d'une influence directe de tel industriel ou de tel intellectuel sur le fondateur de la cité du Grand-Hornu.

En revanche, celui-ci fut certainement sensible, à sa manière, à ce qu'on appellera plus tard «la question sociale» : la condition ouvrière face à l'attitude du patronat et de la bourgeoisie. De Gorge n'était pas un bienfaiteur et les salaires n'étaient pas plus élevés au Grand Hornu que dans les autres mines du Borinage. Mais le paternalisme qu'il instaura fut largement accepté, dans la première moitié du XIX^e siècle tout au moins, par les travailleurs de la cité et généralement aussi par ceux qui habitaient le voisinage.

Il faut par ailleurs noter qu'au printemps 1830, de manière à moderniser l'acheminement du charbon sur les bords du canal de Mons à Condé, un chemin de fer à traction animale est implanté, réduisant de manière drastique le nombre de chevaux nécessaires au transport en surface. Cette innovation sert de prétexte à la malveillance et au dépit d'industriels concurrents exaspérés par l'éclatante réussite d'Henri de Gorge. Le 20 octobre, ils fomentent une brutale émeute ouvrière qui livre le Grand Hornu au vandalisme et au pillage. Deux ans plus tard, Henri de Gorge meurt, à 58 ans, au cours d'une épidémie de choléra.

Par la suite, l'entreprise reste bien gérée. A l'époque de sa plus grande prospérité, de 1870 à 1920, le charbonnage occupe près de 2.300 ouvriers et a une production annuelle moyenne de 250.000 tonnes.

Après la seconde guerre mondiale, les bonnes veines étant épuisées et le matériel vétuste, les activités du charbonnage déclinent inexorablement. En 1953, c'est l'arrêt de toute extraction et le démantèlement des ateliers. En 1959, la «société Anonyme des Charbonnages du Borinage», constituée pour récupérer les actifs de tous les charbonnages en liquidation, met en vente les bâtiments du Grand-Hornu. Quant aux maisons, elles sont pour la plupart acquises par leurs propres occupants.

Après une longue période d'abandon, l'architecte hornutois Henri Guchez acquiert en 1971 les bâtiments centraux et procède à la réhabilitation d'une importante partie de ceux-ci.

La restauration de l'ensemble des bâtiments industriels est à présent largement engagée. Des travaux sont en cours dans l'aile sud de la «basse-cour », notamment dans le pavillon d'angle ; d'autres sont projetés dans le bâtiment de direction.

De nombreux espaces sont déjà réaffectés dans un but socioculturel : galeries d'exposition, siège d'associations culturelles ; d'autres pour des services de recherche en technologie de pointe. Une programmation de ré-affectation sur l'ensemble du complexe est en cours d'élaboration.

Sous l'autorité de la Province du Hainaut, actuel propriétaire du bien, et avec l'aide de l'ASBL «Grand-Hornu Images », une nouvelle vocation, au carrefour du passé et du futur, mais aussi de l'art et de la technique, finit par se dessiner pour le Grand-Hornu.

Les travaux d'installation d'un grand musée d'art sont en préparation. C'est une chance pour toute la région avoisinante.

C'est aussi la dernière leçon que le Grand-Hornu nous donne : **grâce à la qualité constructive, au bon ordonnancement des structures et à la richesse architectonique de ses espaces intérieurs, un grand monument industriel peut transcender le temps et continuer à s'adapter avec brio aux nécessaires changements fonctionnels d'une société en perpétuel mouvement.**

Le Grand-Hornu, œuvre du début du XIX^e siècle, deviendra ainsi une œuvre du troisième millénaire, associant à la fois l'art de l'industrie naissante et les techniques du monde postindustriel.

J. Barthélémy, août 1999